

triple but à l'auteur de la *petite géographie*.

Maintenant, un mot des deux *livres anglais* du même auteur.

Messire Nantel a composé une excellente grammaire anglaise et un traité sur la prononciation : cherchons l'Anglais qui en fera autant pour notre langue. Après tout, ceci doit prouver que nous ne sommes pas une race aussi inférieure qu'on l'intime dans certains cercles. Mais ces calomnies s'en vont, constatons-le en passant. Lord Elgin, lord Dufferin et le noble marquis de Lorne ont commencé à nous venger de ces insultes d'orgueilleux, d'ignorants et de fanatiques.

Le livre, *The Pronouncing Book*, est toute une trouvaille. Il nous enseigne sûrement la bonne prononciation de la langue anglaise. Ce livre est indispensable à tous les Français et Canadiens qui veulent apprendre l'anglais. Nous le conseillons à beaucoup d'Anglais et surtout d'Irlandais. Ils pourront, dans bien des cas, en tirer un gros profit.

Pour nous, Canadiens, l'étude de la langue anglaise est une nécessité. C'est la langue des affaires. Il faut, aujourd'hui, absolument savoir l'anglais si l'on veut réussir dans n'importe quelle occupation de la vie. C'est pour cela que ceux qui dirigent notre race doivent employer toute leur influence pour que cette étude s'introduise dans nos écoles élémentaires. Apprenons l'anglais pour nos affaires. C'est le moyen d'acquiescer de l'influence et de la fortune ; c'est aussi par ce moyen que nous pourrions conserver notre part d'influence dans le débat et la gouverne des affaires du pays.

C'est en parlant l'anglais que nous demeurerons "Français."

Ces trois bons ouvrages sont en vente à la librairie de MM. Beauchemin & Valois. Nous les recommandons à tous les commissaires d'école de la province.

FABIEN VANASSE.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 7 mars 1879.

Il semble que cette seconde moitié du siècle soit la réfutation de l'autre, et que nous soyons en pleine contradiction avec les principes de la génération précédente. Nous devenons en toutes choses sceptiques, c'est-à-dire ennuyés et ennuyés. Pendant que le sens moral baisse dans toutes les classes de la société, on remarque en même temps une recrudescence de vertus feintes et de fausse humanité. On n'entend parler que de sociétés de tempérance, de protection pour l'enfance, et même pour les animaux. A chaque pas on rencontre une bonne œuvre ou l'on marche sur le pied d'un philanthrope. Chacun s'amende avec humilité : celui-là en assistant à un concert de bienfaisance, l'autre en dansant au profit des pauvres, ou tout au moins en allant au théâtre applaudir un drame où l'on verse des larmes.

Mais toutes ces simagrées ne m'en imposent pas, car, derrière ce masque hypocrite, je devine quand même l'animal à deux pieds sans plume de Platon.

En lui dévisageant le museau, je lui trouve même quelque ressemblance avec l'homme que Boileau a si bien caricaturé dans ces deux vers :

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal à mon avis est l'homme.

Quand je dis l'homme, peut-être que je me trompe, je devrais plutôt dire le Yankee ; car c'est lui qui m'occupe en ce moment, lui-même, et ce n'est pas peu dire.

Ce mammifère à trente-deux vertèbres a toujours eu le don de m'amuser : aujourd'hui, il m'attriste, et l'on saura pourquoi.

Autrefois—avant de l'avoir vu de près—je croyais que c'était le premier peuple du monde. Je l'offrais comme modèle aux vieilles races latines. Mais, après mûres réflexions, j'engage les peuples, jeunes ou vieux, à suivre le conseil de Brutus contenu dans ce vers célèbre :

Non ! n'imitons personne, et serons tous d'ex-
[ample.]

La façon originale qu'ont les Améri-

cains de civiliser les Indiens à coup de fusil, me fait penser à Cromwell, lequel civilisait les Irlandais de la même manière.

Où le père a passé passera bien l'enfant.

Si c'est encore un enfant, à coup sûr c'est un enfant terrible ; les Cheyennes sont là pour le dire, ou plutôt—je me trompe—ils ne sont plus là : pauvres gens, on les a tous massacrés, et, s'il en reste encore, la potence les attend !

Ce n'est pas ainsi que lord Baltimore, Penn et les puritains de Boston se sont comportés envers les tribus indiennes. Alors, on était juste ; aujourd'hui, leurs descendants sont devenus barbares.

Les populations du Sud de race africaine doivent, elles aussi, être éduquées sur la façon dont on veut les traiter à Washington. Démocrates et républicains songent, en ce moment, à les priver du droit de voter.

Mais les nègres sont au-dessus de ces taquineries. On a voulu à toute force en faire des citoyens, ils se sont laissés émanciper ; on les a obligés d'avoir une opinion, ils en ont une maintenant, mais on la trouve trop noire.

La bonne humeur naturelle de ces bonnes faces d'ébène ne s'est pas démentie ces jours derniers, alors qu'ils ont appris la défaite des Anglais au Cap.

Ils se sont approprié la victoire des Zulus, et, lorsqu'ils se rencontrent, ce sont des gambades sans fin et des rires qui fendent leurs bouches jusqu'à l'occiput.

Il n'en est pas de même des Chinois : s'ils rient en ce moment, c'est jaune. Le Congrès vient de voter une loi qui va arrêter court leur émigration dans ce pays.

Cette loi est un contre-sens. On ne doit pas, dans un pays de liberté, toucher au droit imprescriptible qu'a tout individu d'aller où bon lui semble.

Les Etats-Unis s'attireront des représailles de la part du Céleste Empire. Les peaux rouges, les peaux noires, les peaux jaunes vont peut-être se coaliser ; ce sera nuisant.

A propos de ces trois races si différentes, il faut que je rapporte la curieuse conversation que j'ai recueillie dans ma dernière excursion aux Montagnes-Rocheuses.

Sans m'en apercevoir, je suis tombé tout à coup à deux pas d'un véritable conciliabule composé d'un Indien, d'un Chinois et d'un nègre. Une excavation de rocher m'a permis d'entendre tout ce qui se disait sans être vu.

En ce moment l'Indien avait la parole :

“ Les faces pâles, disait-il, s'avancent sur le territoire de nos pères comme une nuée de sauterelles ; ils envahissent tout, les prairies, les forêts et les sommets de nos montagnes, et nous chassent au-devant d'eux comme une troupe de bisons. Nos meilleurs terrains d'écasse leur appartiennent, il ne nous reste, pour nous et nos familles, que les yeux pour pleurer.

“ Il est vrai, continua l'Indien, qu'on ose nous offrir, en échange, des outils pour que nous nous courbions en esclaves sur cette terre dont nous sommes les seuls et véritables maîtres. Un guerrier ne travaille pas, la chasse et la pêche doivent suffire à notre subsistance. Nous laissons ces sortes d'occupations, ajouta-t-il avec mépris, aux faces pâles qui sont tous des femmes.

“ —Eh ! bien, répliqua le Chinois, si l'on vous traque comme des bêtes fauves parce que vous ne travaillez pas assez, nous, au contraire, on nous menace de mort et l'on nous proscriera parce que nous travaillons trop. On nous trouve trop obéissants, trop sobres et surtout trop nombreux. Nos qualités mêmes sont des défauts impardonnables à leurs yeux.

“ Par Confucius mon patron ! s'écria le Chinois, et aussi vrai que je m'appelle Ghi-na-Kan, je trouve la civilisation des Américains aussi fautive que la chevelure de leurs femmes !

“ —Le Grand Esprit, interrompit l'Indien, a parlé par la bouche de notre frère jaune, les têtes blanches de ma tribu le diraient comme moi s'ils l'avaient entendu. Moi je suis un grand chef et si mes deux frères veulent combattre avec leurs tribus pour la cause commune, nous serons aussi nombreux que l'herbe de la prairie,

la terre tremblera sous les pieds de nos chevaux, le tonnerre éclatera dans nos mains, et les faces pâles, ajouta-t-il avec un sourire féroce, attaqués par les trois races qu'ils oppriment, seront obligés de prendre les ailes de l'oiseau et de nous laisser leurs chevelures.

“ —Très-bien ! très-bien, fit le Chinois, voilà de belles paroles, tuez ces chiens-là jusqu'au dernier.

“ —Mes deux frères viendront-ils avec leurs guerriers et pousserons-nous ensemble le cri de guerre ?

“ —Bien que nous soyons plus nombreux aux Etats-Unis que toutes vos tribus, répondit le Chinois, nous n'avons pas votre humeur belliqueuse. Nous sommes faits pour travailler, gagner beaucoup d'argent afin de revoir le Fleuve Jaune où nous désirons finir nos jours.

“ —Peuple lâche ! s'écria l'Indien en fureur, vous ne valez pas mieux que les faces pâles—se tournant alors vers le nègre qui avait un banjo entre les mains et qui brûlait d'envie d'en pincer les cordes—et toi, fils de la nuit, ne veux-tu pas venger les coups de fouet de ta jeunesse et les injustices dont on abreuve ta race ?”

Le nègre, que cette discussion embêtait profondément, ne trouva pas d'autre réponse que cette chanson, qu'il entonna d'une voix mélodieuse en s'accompagnant de son banjo.

En voici la traduction fidèle :

LA CHANSON DU NÈGRE

J'aime l'ombrage du palmier
Et la romance du ramier
Quand il enjole sa colombe.
J'aime les oranges aussi :
A la brise je dis merci !
Quand parfois une orange tombe.

L'oiseau moqueur m'a dit tout bas :
Bon nègre, ne travaille pas,
Chante, ton cœur sera moins sombre.
Le guerrier combat pour l'honneur,
Mais moi je trouve le bonheur
Lorsque je fais ma sieste à l'ombre.

Les bananiers ont des fruits d'or,
Au grand soleil le lézard dort
Pendant que le blanc se tourmente.
Les nymphias ont des bouquets
Et les amoureux des bosquets,
L'onde soupire et moi je chante.

ANTHONY RALPH.

LES HOMMES DE 1837

PHILIPPE N. PACAUD

(Suite et fin.)

Quelques jours plus tard, les prisonniers, au nombre de vingt-sept, quittaient Saint-Hyacinthe sous bonne escorte, en route pour Montréal. A Saint-Charles, le convoi se grossit encore. Et l'on allait à petites journées, emportant avec soi beaucoup de pitié pour les uns, beaucoup de malédictions pour les autres. Les habitants étaient exaspérés ; ils en avaient le droit. Un trait démontrera le sans-gêne avec lequel les troupes anglaises traitaient la population inoffensive.

Dans une des concessions de Varennes, le détachement s'arrêta devant une auberge ; et l'un des officiers invita M. Pacaud à entrer se désaltérer avec lui. M. Pacaud accepta. La maîtresse de la maison était seule ; son mari avait pris la clef des champs. Elle leur servit deux verres d'eau-de-vie ; et M. Pacaud, voyant que l'officier se disposait à partir sans payer, tira de sa poche quelque monnaie pour solder l'écot.

—Laissez donc, dit l'officier, c'est des bêtises, ça ; ne sommes-nous pas en pays conquis ?

—Comment ! s'écria notre ami ; me croyez-vous assez coquin pour piller ainsi une pauvre femme sans protection !

L'officier eut honte, et paya.

Ils atteignirent Longueuil sur le soir.

On allait parquer les prisonniers pour la nuit dans une misérable salle dont le plancher, couvert d'immondices, exhalait une puanteur insupportable ; mais M. Pacaud obtint, par l'entremise du brave lieutenant qui l'avait arrêté, que le convoi fût dirigé,

le soir même, sur la prison de Montréal.

On traversa le fleuve en *horse-boat*. En s'embarquant, M. Pacaud faillit être la victime d'un accident fâcheux. Un soldat ivre trébucha de telle façon que sa baïonnette aurait infailliblement transpercé notre ami, sans l'agilité de celui-ci qui, par un bond rapide, réussit à éviter un coup qui pouvait être fatal.

A l'approche du bateau, la rive se couvrit, comme par enchantement, d'une multitude de ces misérables dont l'occupation favorite était de lapider les patriotes prisonniers. La fatalité voulut qu'en mettant pied à terre, M. Pacaud, qui est de taille moyenne, marchât à côté du major Jean-François Têtu, homme de très-haute taille. Or, le bruit courait que les deux Nelson, Robert et Wolfred, étaient au nombre des prisonniers ; et, comme la canaille qui les attendait savait que l'un était petit, tandis que l'autre mesurait près de six pieds, et que, du reste, il faisait déjà un peu sombre, M. Pacaud et son compagnon furent pris pour les deux patriotes anglais. Toute la rage des assaillants se dirigea alors contre eux. Ils devinrent le point de mire des projectiles. Les trognons de pommes, les œufs pourris, les pierres mêmes pleuvaient ; et si les troupes n'eussent chassé cette nuée de bandits à coups de crosse et de plat de sabres, Dieu sait ce qui en serait résulté.

M. Pacaud qu'un acte de lâcheté révolté souverainement, ne peut faire allusion à cette scène *dégoûtante* sans frémir encore d'indignation et de colère.

Enfin, la porte de la prison se referma sur eux.

Hélas ! douze de ces malheureux n'en devaient sortir que pour monter sur l'échafaud ; et cent cinquante et un, pour aller languir pendant des mois à fond de cale, et pendant des années sous un climat meurtrier, loin de leurs familles, en proie à toutes les horreurs de la nostalgie et de la misère !

En prison, les détenus étaient distribués un peu suivant les différentes classes de la société auxquelles ils appartenaient. M. Pacaud fut conduit au second étage de l'aile sud-est, où étaient enfermés un grand nombre de jeunes patriotes appartenant aux professions libérales ou au commerce. Là se trouvaient les infortunés Chevalier de Lorimier, le capitaine Robert, vieux soldat de Châteauguay ; le notaire Decoigne, Hindelang, et les deux premières victimes du sanglant dénouement de ce drame, Cardinal et Duquet, qui tous périrent sur l'échafaud.

La plupart étaient des jeunes gens. Cette jeunesse ardente ne se faisait pas illusion sur le sort qui lui était réservé ; mais elle trouvait dans son exaltation patriotique et dans la sincérité de ses convictions, une source de gaieté et de bonne humeur qui fit toujours l'étonnement de ses geôliers et de ses ennemis. Elle vit se succéder les dates néfastes du 23 décembre, du 15 janvier et du 18 février ; le bourreau les décima lentement, presque un à un, comme à plaisir : ces héroïques enfants courbaient le front un moment, mais pour le relever aussitôt plus fier et plus souriant que jamais. Ils avaient été peut-être téméraires dans leur entreprise, mais ils étaient vraiment beaux dans leur infortune.

Cependant les heures étaient longues ; et il fallait bien tuer le temps comme on pouvait. Chacun se creusait la tête pour trouver des distractions. Tous les jours on inventait quelque nouvel amusement, quelque nouvelle scie, quelque nouvelle mystification. Dieu sait si les tourne-clefs peu compatissants, ainsi que le médecin de la prison, le pauvre Dr Arnoldi, en eurent à subir de toute espèce ! Que dis-je ? narguant l'autorité dans son appareil le plus solennel, on s'imagina un bon matin de parodier les délibérations de la cour martiale. On commença par décorer l'appartement. Un jeune arpenteur du nom de Blanchard, habile dessinateur, crayonna en noir et en rouge, sur l'un des pans de la grande salle, une charge emblématique qui eut un succès formidable.

Le fond était un jupon—allusion à la reine d'Angleterre—suspendu,